

Les crieurs reçoivent l'ordre de parcourir le campement et de dire qu'on ne repartirait pas avant d'avoir préparé pour cinq jours de vivres. Les appels retentissent de tous côtés; on apporte de lourdes charges de plantains, on les sèche sur des grils de bois, et le lendemain matin on les réduit en farine.

Nous marchions maintenant vers le sud, et il était facile de constater que le terrain descend à l'Ihourou par une pente très douce. Nous traversâmes six rivières, larges et lentes, découvrant de vastes bancs d'argile que rougit le fer; les rives étaient autant de pépinières de rotang et de palmier raphia. Vers trois heures de l'après-midi, l'avant-garde tomba sur plusieurs familles de nains et captura une femme âgée, une jeune fille, un garçon de dix-huit ans, des bananes et des poulets. La vieille était forte comme un cheval: on le vit bien à la façon dont elle épaula le lot de bananes. Ces gens avaient l'air de bien connaître la forêt, mais ils voulaient toujours nous diriger vers l'E.-N.-E., ce qui nous eût éloignés du fort Bodo. Je les fis donc passer vers l'arrière-garde, puis nous serpentâmes vers le S., vers l'E. et quelquefois au S.-S.-E., traversant six cours d'eau le 7, et un pareil nombre le 8.

La tente du quartier général avait été dressée et le sol quelque peu nettoyé de sa brousse, quand je vis un jeune homme chanceler sur ses jambes: la faim lui enlevait ses forces, me dit-il. « Comment! tu as déjà fini tes cinq jours de rations! — Non, je les ai jetées: les nains nous avaient dit qu'aujourd'hui nous arriverions à un endroit où il y a de fameuses bananes, les plus grosses du monde! »

Et, en effet, mon enquête me révéla que, pendant la route, 150 hommes au moins s'étaient, comme lui, débarrassés de leurs vivres, et que ce jour-là, le 8, ils n'avaient plus rien à manger. Je fis appeler les chefs de caravane, et, après les avoir semoncés pour leur manque de surveillance, je décidai que tous ceux qui avaient encore quelque force retourneraient à Ngouetza, d'où nous étions partis seulement l'avant-veille. La caravane avait mis quatorze heures et demie à franchir cette distance, mais nous avions perdu beaucoup de temps à nous ouvrir un passage à travers la jungle, souvent même à chercher un sentier, et les fourrageurs pourraient regagner les plantations en moins de onze heures.

Donc, le matin du 9, deux cents personnes s'acheminèrent

vers les bananeraies de Ngouetza; mais, avant de partir, elles durent me verser 90 kilogrammes de farine de plantain pour les malades et ceux qui garderaient le bivouac. Nous restions 150 hommes, femmes, enfants et nains, presque tous l'estomac en détresse. Je fis distribuer une demi-tasse de farine à chacun, puis M. Bonny s'éloigna avec dix éclaireurs pour aller à la découverte de l'Ihourou. D'après mes calculs, nous nous trouvions, par le N. $1^{\circ} 27'15''$ et par l'est, $51^{\circ} 41'30''$, à 17 kilomètres en droite ligne au nord du fort Bodo. Mais à quoi bon montrer la carte à des gens criant la faim? Partout des troncs rigides arrêtent le regard; en haut, étendue au-dessus de la tête comme un drap mortuaire, cette éternelle feuillée cache le ciel et le soleil; la sombreur de la forêt nous environne et semble fermer la route à toute espérance.... Mais ils savent que l'Ihourou n'est pas loin du fort Bodo, et si Bonny le découvre, cela leur rendra certainement un peu de courage.

Notre aide-chirurgien réussit dans sa mission et flacha le sentier. Pour passer le temps, je me mis à reprendre mes calculs et à corriger les écarts que m'avaient fait découvrir mes divers voyages dans cette même région; enfoncé dans mon Norie, mes chiffres et mes cartes, je trouvai dans le travail une distraction suffisante. Mais, le 14, ma tâche était terminée et je passai la journée du 15 à attendre avec la plus vive anxiété le retour de nos gens. Ceux qui m'entouraient s'affaiblissaient de plus en plus, et, cependant, l'espoir ne les abandonnait pas encore. Je fais ouvrir une caisse, j'en sors une conserve de lait et une autre de beurre, et je mets une cuillerée de chacune dans un pot de terre déjà rempli d'eau bouillante, maigre potage qui servira à prolonger l'agonie. Pendant six jours on rangeait en demi-cercle les marmites de chaque mess: chaque cuisinier m'apportait la sienne; j'y laissais tomber les rations de beurre et de lait; il les remuait consciencieusement, puis, escorté de son groupe, s'en allait faire la distribution. Le cœur un peu remis par cette boisson chaude, nos hommes se répandaient dans les bois à la recherche des baies rouges du phrynium, et des fruits plus rares de l'amome, dont la pulpe aigre-douce calmait les tortures de l'estomac; parfois même ils découvraient un champignon, mais quand cent trente personnes ont erré tout autour d'un bivouac et dans toutes les directions, en quête de quelque bribe à se

mettre sous la dent, le cercle s'élargit de jour en jour. Et, alors, poussé toujours plus avant par les cris de ses entrailles, on est à quelques kilomètres du campement, on n'a pas fait attention à la route prise, et quand on veut rejoindre les autres, on ne sait même plus de quel côté se diriger. Voilà comment deux de nos porteurs n'ont pas reparu ce soir, et Sabouri non plus, un petit garçon de huit ans. J'aimais beaucoup ce gamin-là. Il portait mon winchester et ma cartouchière. Chérubin aux yeux noirs, rond comme un rouleau à pâte, fort et robuste, il avait l'avisement d'un homme dans sa cervelle d'enfant, et souvent, quand la caravane allait bon train, je tournais la tête pour regarder trotter le bonhomme. Pour mon petit page, si prompt à me rejoindre au moindre bruit, je me privais souvent de mes meilleurs morceaux, et son petit bedon attirait le sourire de tous. Il avait l'air d'un enfant portant une dame-jeanne sous sa blouse; mais, hélas! depuis quelques jours la dame-jeanne avait disparu; lui, comme les autres, avait dû aller à la cueillette des baies, et, ce soir-là, il n'était pas rentré.

A la tombée de la nuit, les vieux mousquets des Manyouema firent sonner leurs signaux. Vers neuf heures je crus entendre sa voix; je fais sonner le clairon; il me semble qu'on y répond d'une extrémité du camp: un des grands cors d'ivoire jette son appel, qui résonne au loin sous les voûtes de la forêt: le même cri s'élève du côté opposé. « C'est le fantôme de Sabouri qui revient gémir sur sa mort! » dit-on autour de nous. Le tableau du pauvre petit égaré dans ces labyrinthes, voyant la nuit sombre descendre sur lui, et bientôt perdu au milieu des ténèbres épaisses de ces bois fantastiques où des nains cruels rôdent à la recherche de leur proie, et les sangliers, et les chimpanzés énormes, les léopards, les *tchitah*¹; où les éléphants foulent aux pieds les phryniums qui craquent et crépitent, et les grands babouins tapent sur les arbres creux. La terreur l'environne de toutes parts. Pour moi, je le regarde comme perdu.

Journée vraiment terrible! Trois des nôtres disparus, et, dans le camp, un mort, un de nos jeunes serviteurs. Et les survivants s'affaissaient toujours davantage. En essayant de faire quelques pas, plusieurs tombaient de faiblesse. Ce spec-

1. Guépards.

taele agissait sur mes nerfs au point que je ressentais pour leurs souffrances, non seulement une sympathie morale, mais une sympathie physique, comme si leur marasme était contagieux.

Cette nuit-là, sur ma couche, la pensée des absents ne me quitta guère: s'étaient-ils égarés dans les bois? la faim les avait-elle terrassés avant qu'ils eussent pu arriver aux bananeraies? Mais, quelque épouvantable que fût la seule idée d'une semblable catastrophe, il fallait la regarder en face et m'attendre à tout, et tout tenter pour sauver un résidu de l'expédition, afin qu'il pût porter de nos nouvelles au Pacha, et par lui, quelque jour, au monde civilisé.... Par moments je voyais la mission tout entière succombant dans ce coin perdu de la grande forêt, Emin nous attendant de mois en mois et se demandant ce qu'elle était devenue, pendant que nos cadavres se décomposeraient peu à peu et que toutes les blessures faites à l'écorce des arbres par les haches de nos éclaireurs se seraient réparées, que la sente s'effacerait en moins d'un an sous la vigoureuse poussée de la végétation des tropiques, et que notre lieu de repos resterait ignoré au siècle des siècles. — Notre barque dérivait rapidement vers l'abîme. Sur les deux cents hommes partis depuis près d'une semaine, sans nourriture et faisant 50 kilomètres pour en aller chercher, le quart peut-être ne sera pas arrivé là-bas; les Madi se seront laissés tomber sur la route, en suppliant les autres de revenir les secourir... s'ils reviennent! Car ils n'ont pas de chefs; les uns seront tués en détail par les flèches des nains; les grands aborigènes attaqueront les autres; les malheureux se dispersent au hasard, se troublent, s'égareront; on les égorgera un par un. Et nous attendons et attendrons toujours des gens qui ne reviendront jamais, et nous mourrons trois d'abord, puis six, puis dix, puis vingt, et, comme une chandelle éteinte, tout sera fini.... Non! non! il faut faire quelque chose!

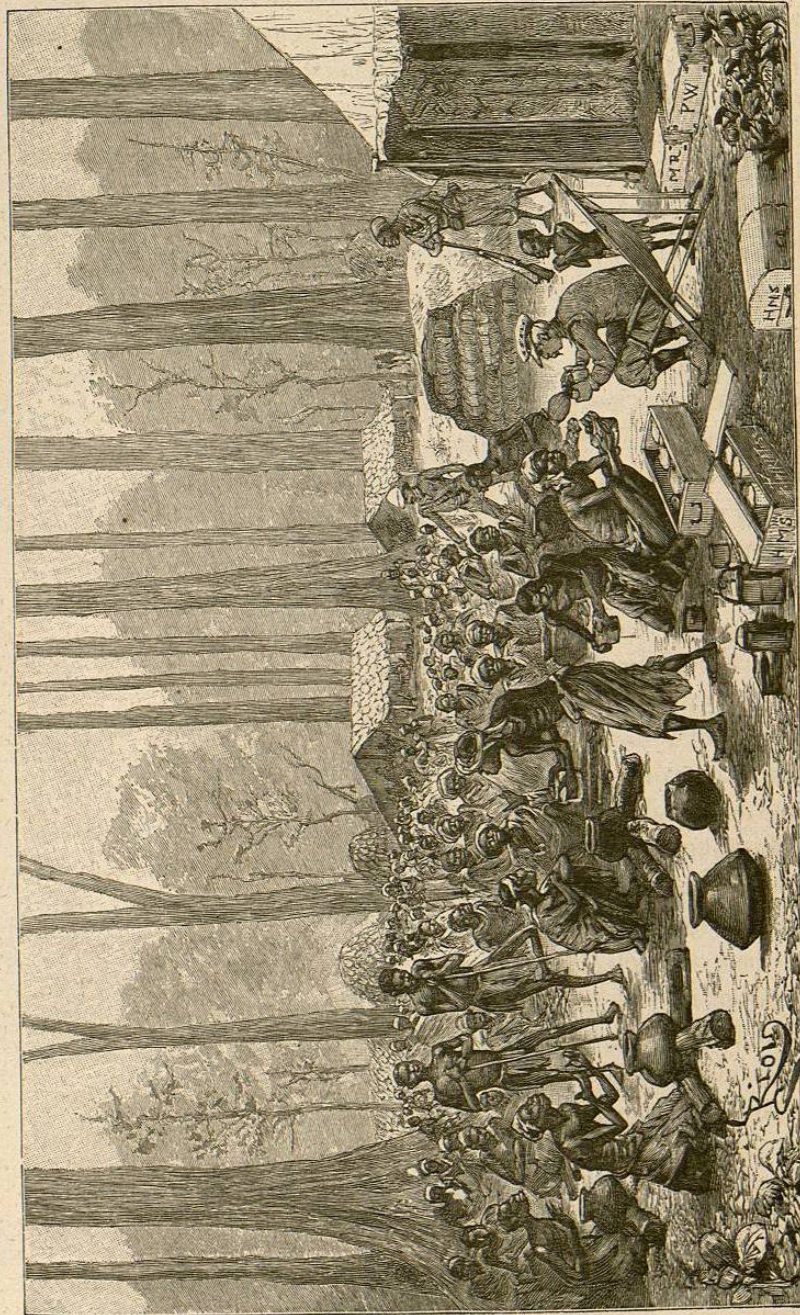
Le sixième jour, on prépare le potage comme de coutume: une conserve de beurre et une conserve de lait condensé; mouillez *ad libitum*,... pour cent trente personnes! M. Bonny et les chefs de caravane sont appelés au conseil. Quand je parle de quelque catastrophe arrivée peut-être à nos fourrageurs, une telle possibilité semble au-dessus de leur compréhension. Mais depuis le commencement des marches, folies sur folies, insanités sur insanités ont marqué chacune de nos journées;

voyez! chaque nuit ils s'échappent pour courir à la maraude! Cinquante se précipitent dans la rivière après une antilope des brousses; après quinze mois dans la forêt, ils en sont encore à jeter leurs rations, à se ruer frénétiquement sur des plantations bien gardées, à marcher sottement sur les brochettes plantées dans notre sentier, à ne pas regarder aux écorchures, qui dégénèrent bientôt en ulcères malins, à céder leurs carabines à des hommes qui les réduiraient tous en esclavage! Voilà ce qu'ils font jour après jour et mois après mois. Et vous ne voulez pas admettre la possibilité d'un désastre! Trois cents hommes avec trois officiers ne se sont-ils pas perdus pendant six jours dans la forêt? Hier même, trois des nôtres n'ont-ils pas disparu? N'ai-je pas assez dit à ceux qui partaient que nous mourrions tous s'ils ne revenaient pas le quatrième jour? Et c'est aujourd'hui le sixième; cinquante d'entre nous sont proches de la fin. Et les autres?

Peu à peu, cependant, l'idée se glissait dans les esprits que si nous restions encore trois jours à ne rien faire, nous serions ensuite trop faibles pour aller aux vivres. Ils convinrent avec moi qu'il serait bon d'enterrer nos bagages et de retourner à Ngouetza pour cueillir des plantains nous-mêmes. Mais il y avait une difficulté : les cinquante plus faibles ne pourraient sans doute pas nous suivre, et quand nous reviendrions au camp, ils auraient ouvert et pillé nos caches : histoire de grabuger!

M. Bonny vint alors à la rescousse; il s'offrit à garder le campement avec dix hommes, si je lui donnais dix jours de vivres pour lui et la garnison. Dix jours! certes, je ne resterais pas si longtemps absent; mais on pourrait le contenter; je mesurai donc plein une demi-tasse de farine par homme et par jour, et, en plus, quatre biscuits : j'ajoutai même quelques conserves de beurre et de lait condensé. Pour ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient nous suivre, il nous était impossible de rien faire. Ce qui, à la rigueur, suffit pour soutenir l'existence de treize hommes, que serait-ce pour sauver la vie de cent trente autres, déjà si compromis! Ce qu'il leur faudrait, c'est une abondante provision de cette farine de plantain si saine et si digestive!

Ce matin, le petit Sabouri apparaît, gai, dispos, indifférent, comme s'il rentrait d'une promenade. « Toi, Sabouri! mais où



Le camp de la famine

étais-tu donc? — Je ramassais des baies, et je me suis perdu, et puis j'ai vu des marques de hache sur les arbres. Là, que je me suis dit, voici le bon chemin! et je l'ai suivi, mais je suis arrivé à une grande rivière. C'était l'Ihourou! Puis j'ai trouvé un grand creux dans un arbre, je m'y suis collé et j'ai dormi, puis j'ai suivi la même route, mais dans l'autre sens, et toujours comme ça, je suis revenu ici. Voilà. »

Le 15, au matin, appel général. Sadi, le chef manyouema, dit que quatorze des siens sont incapables de marcher. Tous les gens qui obéissent à Kibbo-bora sont prêts, sauf son frère, trop malade. Foundi, un autre Manyouema, laisse en arrière une de ses femmes et un petit garçon. Quarante-trois créatures humaines restent au campement, sur le bord même de la tombe, et elles y vont tomber si nous ne trouvons rien avant vingt-quatre heures. Prenant un air serein, quoique mon cœur fût prêt à se briser, je leur dis d'avoir bon courage; j'allais leur ramener les absents, qui, sans doute, les oublièrent en se gorgeant de bonnes choses. Si je les trouvais en route, c'est moi qui les ferais marcher! « En attendant, priez Dieu pour que je réussisse. C'est Lui seul qui peut vous sauver! »

Nous partons à une heure pour retourner à Ngouetza — 50 kilomètres, — j'ai avec moi 65 hommes et jeunes garçons, et 12 femmes. Nous marchons jusqu'à la nuit, puis nous nous étendons sur le sol, isolés ou par groupes, chacun sous sa touffe de brousse, silencieux et triste, et perdu dans ses pensées. Inutile pour moi de chercher le sommeil, « ce baume des esprits blessés ». Trop de souvenirs surgissent, trop de mourants hantent les ténèbres; les formes qui se dessinent dans mon imagination se décomposent dans l'horreur qui les peint de couleurs livides; les pâles cadavres près desquels nous avons passé le jour même, pouvais-je les oublier! Le scintillement des étoiles cachées par la grande sylve n'arrivait pas jusqu'à moi, et des pauvres cœurs qui m'entouraient, il ne pouvait sortir autre chose que des murmures de désespoir; les feux n'étaient pas allumés : à quoi bon! il n'y avait rien à cuire! Ma peine était grande. Et sous le funèbre voile des ténèbres s'avançaient les fantômes qui se rient et se gaussent de l'homme qui est seul, qui font surgir dans son cerveau des figures de flamme, ou tracent des silhouettes de feu sur le manteau de la nuit et vous parlent tombe, vers du cercueil et

oubli. Et un démon vient souffler dans votre cerveau malade que mieux vaut se reposer enfin et ne plus sentir le cœur se resserrer douloureusement. Le vent qui soupire dans les ramilles de ce noir broussis vous porte les effluves de cette terre malsaine, et murmure à l'oreille : « Perdu ! perdu ! Vains tes labeurs et vaines tes souffrances ! Les mauvais jours succèdent aux mauvais jours ; les braves tombent ; l'un après l'autre ils roulent au sépulcre ; ils vont pourrir et disparaître, et tu vas rester seul ! »

« *Allah ho akbar !* » cria dans l'obscurité de la nuit un homme auquel la douleur et la faim enlevaient le sommeil. Ces paroles, se réverbérant à travers les ténèbres, éveillent un écho dans mon cœur. « Dieu est grand ! » Pourquoi un fils de l'Islam vient-il rappeler à un chrétien que Dieu règne ? « Et maintenant vous, rois de la terre, recevez instruction, vous, insensés, quand apprendrez-vous la sagesse ? Celui qui a planté l'oreille, n'entendra-t-il pas ? Celui qui a formé l'œil, ne pourra-t-il voir ? » Et, voici, des pensées plus saines reprennent possession de mon esprit ; mes yeux ne se lassent plus à sonder les ténèbres, je rentre en moi pour me remémorer tant d'exemples de miséricorde reçue ; ces souvenirs en appellent d'autres, et le cœur obstiné se fond, et je dépose tous mes soucis aux pieds de Celui qui seul donne la délivrance !

Vers le matin je m'endormis pour me lever en sursaut quelques heures après ; la nuit s'enfuyait ; l'aube spectrale me montrait les groupes de compagnons qui sommeillaient encore.

« Debout, enfants ! vite ! aux plantains ! Plaise à Dieu, nous mangerons aujourd'hui ! » En quelques secondes, tous s'étaient levés de leur couche et bientôt défilaient sur le sentier dans la lumière grise du matin ; les uns claudiquant par suite de plaies, d'autres boitillant par suite d'ulcères, presque tous chancelants par extrême faiblesse. A peine la marche commençait-elle à nous échauffer, que je distingue un murmure de voix à quelque distance. Le petit Sabouri tient ma carabine prête, il guette mon moindre signe ; je vois un grand monceau de fruits dépassant les larges feuilles de phrynium qui nous cachent un détour du sentier... Ce sont eux ! ils arrivent ! Le faible, le boiteux et le perclus oublient peines et souffrances. Leurs cris de reconnaissance s'élèvent spontanément vers le ciel. Anglais et Africains, chrétiens, fils de l'Islam ou

païens, tous confessent le nom du Très-Haut. Il n'est pas ici, Il n'est pas là, Il est partout !

Il n'y avait qu'à regarder ceux qui marchaient en tête de l'escouade pour voir clairement la cause du retard. Mais nous n'avions pas de temps à perdre en reproches ; il fallait allumer les feux, s'asseoir, griller les fruits, et amasser le plus tôt possible des forces pour le retour. Une heure après, nous reprenons la route du campement, où nous arrivâmes à 2 heures et demie de l'après-midi, reçus comme les mourants reçoivent ceux qui viennent les arracher à la mort. Et cet après-midi-là, jeunes et vieux, Zanzibari et Manyouema, Soudanais et Madi noyèrent les douleurs du passé dans les joies du présent, et chacun fit le vœu d'être plus prévoyant désormais, ... pour n'y plus penser le lendemain.

Le 17, nous arrivions à l'Hourou, que nous traversions le 18. Puis il fallut s'ouvrir péniblement une voie à travers la formidable brousse ; mais le 19, d'assez bonne heure dans l'après-midi, la caravane émergeait des halliers : nous étions sur les confins des plantations du fort Bodo, que les nouveaux venus ne se lassaient pas d'admirer.

Le 20, après avoir, non sans labeur, tracé notre route à travers les cultures abandonnées, nous nous retrouvons sur le chemin que j'avais si souvent parcouru. Les traces y abondent, et les pelures de plantain en petits tas. Mais qui les y a laissées ? Peut-être les naturels sont-ils retournés à leurs anciennes stations ; peut-être les nains se nourrissent-ils maintenant « de la graisse de la terre ». Nous approchons de l'extrémité de notre belle route stratégique ; je tombe, au tournant, sur une patrouille de Zanzibari aussi étonnés que nous-mêmes de cette soudaine rencontre. Les décharges de nos carabines troublent le grand silence de la clairière : d'autres lui répondent bientôt ; fous de joie, nos amis, par sauts et par bonds, accourent nous tendre la main, et, le premier, mon cher docteur, les yeux brillant de plaisir, qui me crie : « Tout va bien au fort Bodo ».